

—Elles ne sont pas ce que vous deviez espérer, ce que nous espérions tous.

—Notre homme a voulu nous escroquer les quarante livres !

—Il semble que ce soit un honnête homme.

—Il ne sait rien !

—Ses renseignements ne sont que trop authentiques, malheureusement.

—Malheureusement !

C'était la première parole de doute que M. Vulfran prononçait.

Il s'établit un silence, et sur la physionomie de M. Vulfran qui s'assombrissait, il fut facile de voir par quels sentiments il passait : la surprise et l'inquiétude.

—Alors on a plus de nouvelles d'Edmond depuis le mois de novembre ? dit-il.

—On n'en a plus.

—Mais quelles nouvelles a-t-on eues à cette époque ? quel caractère de certitude, d'authenticité présentent-elles ?

—Nous avons des pièces officielles, visées par le consul de France à Serajevo.

—Mais parlez donc, rapportez ces nouvelles mêmes.

—En novembre, M. Edmond est arrivée à Serajevo comme photographe.

—Allons donc, vous voulez dire avec des appareils de photographie.

—Avec une voiture de photographe ambulante, dans laquelle il voyageait en famille, accompagné de sa femme et de sa fille. Pendant quelques jours il a fait des portraits sur une place de la ville...

Il chercha dans les papiers qu'il avait dépliés sur un coin du bureau de M. Vulfran.

—Puisque vous avez des pièces, lisez-les, dit M. Vulfran, ce sera plus vite fait.

—Je vais vous les lire ; Je vous disais qu'il avait travaillé comme photographe sur une place publique, la place Philippovitch. Au commencement de novembre il quitta Serajevo pour...

Il consulta de nouveau ses papiers :

... Pour Travnik, et tomba... ou arriva malade à un village situé entre ces deux villes...

—Mon Dieu, s'écria M. Vulfran, mon Dieu, mon Dieu !

Et il joignit les mains, le visage décomposé, tremblant de la tête aux pieds, comme si la vision de son fils se dressait devant lui.

—Vous êtes un homme de grande force...

—Il n'y a pas de force contre la mort. Mon fils...

—Eh bien ! oui, il faut que vous connaissiez l'affreuse vérité : le 7 novembre... M. Edmond... est mort à Bousovatcha d'une congestion pulmonaire.

—C'est impossible !

—Hélas, monsieur, moi aussi j'ai dit c'est impossible en recevant ces pièces, bien que leur traduction soit visée par le consul de France ; mais cet acte de décès d'Edmond Vulfran Painsavoine, né à Marancourt (Somme), âgé de trente-quatre ans, n'emprunte-t-il pas un caractère d'authenticité à ces renseignements même si précis ? Cependant voulant douter malgré tout, j'ai, en recevant ces pièces hier, télégraphié à notre consul à Serajevo ; voici sa réponse : " Pièces authentiques, mort certaine."

Mais M. Vulfran paraissait ne pas écouter : affaissé dans son fauteuil, écroulé sur lui-même, la tête penchée en avant reposant sur sa poitrine, il ne donnait aucun signe de vie, et Perrine, affolée, éperdue, suffoquée, se demandait s'il était mort.

Tout à coup, il redressa son visage, ruisselant de larmes qui jaillissaient de ses yeux sans regard, et tendant la main il pressa le bouton des sonneries électriques qui correspondaient dans les bureaux de Talouel, de Théodore et de Casimir.

Cet appel était si violent qu'ils accoururent aussitôt tous les trois.

—Vous êtes là, dit-il, Talouel, Théodore, Casimir !

Tous trois répondirent en même temps.

—J'apprends la mort de mon fils. Elle est certaine. Talouel, arrêtez partout et immédiatement le travail ; téléphonez qu'on affiche qu'il reprendra après-demain, et que demain un service sera célébré dans les églises de Marancourt, Saint-Pierre, Hercheux, Becourt et Exelles.

—Mon oncle ! s'écrièrent d'une même voix les deux neveux.

Mais il les arrêta :

—J'ai besoin d'être seul ; laissez-moi.

Tout le monde sortit, Perrine seule resta.

—Aurélië, tu es là ? demanda M. Vulfran.

Elle répondit dans un sanglot.

—Rentrons au château.

XXXVII

Toute la nuit le château fut plein de mouvement et de bruit, car successivement arrivèrent : de Paris, M. et Mme Stanislas Painsavoine, prévenus par Théodore ; de Boulogne, M. et Mme Bretonneux, avertis par Casimir ; enfin de Dunkerque et de Rouen, les deux filles de Mme Bretonneux avec leurs maris et leurs enfants. Personne n'aurait manqué au service de ce "pauvre Edmond." D'ailleurs ne fallait-il pas être là pour prendre position et se surveiller ? Maintenant que la place était vide, et bien vide à jamais, qui allait s'en emparer ? C'était l'heure des manœuvres habiles où chacun devait s'employer entièrement, avec toute son énergie, toute son intelligence, toute son intrigue. Quel désastre si cette industrie qui était une des forces du pays, tombait aux mains d'un incapable comme Théodore ! Quel malheur si un esprit borné comme Casimir en prenait la direction ! Et aucune des deux familles n'avait la pensée d'admettre qu'une association

fût possible, qu'un partage pût se faire entre les deux cousins : on voulait tout pour soi ; l'autre n'aurait rien : quels droits d'ailleurs avait-il à faire valoir cet autre ?

Perrine s'attendait à la visite matinale de Mme Bretonneux, et aussi à celle de Mme Painsavoine ; mais elle ne reçut ni l'une ni l'autre, ce qui lui fit comprendre qu'on ne croyait plus avoir besoin d'elle, au moins pour le moment.

Alors n'ayant pas de temps à perdre, elle qui devait faire à pied le trajet du château à l'église, elle partit au plus vite.

Elle quittait une maison sur laquelle la mort avait étendu son linceul ; elle fut surprise, en traversant à la hâte les rues du village, de remarquer qu'elles avaient leur air des dimanches, c'est-à-dire que les cabarets étaient pleins d'ouvriers qui buvaient en bavardant avec un tapage assourdissant, tandis que le long des maisons, assises sur des chaises, ou sur le pas de leur porte, les femmes causaient et les enfants jouaient dans les cours. Personne n'assisterait-il donc au service ?

En entrant dans l'église où elle avait eu peur de ne pas pouvoir entrer, elle la vit à moitié vide : dans le chœur était rangée la famille ; ça et là se montraient les autorités du village, les fournisseurs, le haut personnel des usines, mais rares, très rares étaient les ouvriers, hommes, femmes, enfants qui, en cette journée dont les conséquences pouvaient être si graves pour eux cependant, avaient eu la pensée de venir joindre leurs prières à celles de leur patron.

Comme Bastien l'avait annoncé, toute la famille partit après le déjeuner ; mais jusqu'au soir Perrine resta dans sa chambre sans que M. Vulfran la fit appeler ; ce fut seulement un peu avant le coucher que Bastien vint lui dire que le patron la prévenait de se tenir prête à l'accompagner le lendemain matin à l'heure habituelle.

—Il veut se remettre au travail, mais le pourra-t-il ? Ce serait le mieux : le travail c'est sa vie.

Le lendemain, à l'heure fixée, comme tous les matins elle se trouva dans le hall, attendant M. Vulfran, et bientôt elle le vit paraître marchant courbé, conduit par Bastien, qui silencieusement fit un signe attristé pour dire que la nuit avait été mauvaise.

—Aurélië est-elle là ? demanda-t-il d'une voix altérée, dolente et faible comme celle d'un enfant malade.

Elle s'avança vivement :

—Me voilà, monsieur.

—Montons en voiture.

Elle eût voulu l'interroger, mais elle n'osa pas ; une fois assis en voiture, il s'affaissa et la tête inclinée en avant, il ne prononça pas un mot.

Au bas du perron des bureaux, Talouel se tenait prêt à le recevoir pour l'aider à descendre ; ce qu'il fit obéïssamment :

—Je suppose que vous vous êtes senti assez fort pour venir, dit-il d'une voix compatissante qui contrastait avec l'éclat de ses yeux.

—Je ne me suis pas senti fort du tout ; mais je suis venu parce que je devais venir.

—C'est ce que je voulais dire...

M. Vulfran lui coupa la parole en appelant Perrine, et en se faisant conduire par elle à son cabinet.

Bientôt commença le dépouillement de la correspondance qui était volumineuse, comprenant les lettres de deux jours ; il le laissa se faire, sans une seule observation, un seul ordre, comme s'il était sourd ou endormi.

—Mon Dieu, mon Dieu, vous vous êtes retiré de moi. Qu'ai-je fait pour que vous m'abandonniez ?

Puis le silence reprit plus écrasant, plus lugubre pour Perrine, que ce cri avait bouleversée, bien qu'elle ne pût pas mesurer toute l'étendue et la profondeur du désespoir qu'il accusait.

C'est qu'en effet, M. Vulfran, par la grande fortune qu'il avait faite et la situation qu'il occupait, en était arrivé à croire qu'il était un être privilégié, en quelque sorte un élu dont la Providence se servait pour conduire le monde. Parti de si bas, comment serait-il parvenu si haut s'il n'avait été servi que par sa seule intelligence ? Une main toute-puissante l'avait donc tiré de la foule pour de grandes choses, et plus tard guidé si sûrement, que ses idées avaient toujours obéi à une inspiration supérieure, de même que ses actes à une direction infallible ; ce qu'il désirait avait toujours réussi ; dans ses batailles, il avait toujours triomphé, et toujours ses adversaires avaient succombé. Mais voilà que tout à coup ce qu'il voulait le plus ardemment, ce qu'il se croyait sûr d'obtenir, pour la première fois ne se réalisait pas : il attendait son fils, il savait qu'il allait le voir arriver, toute se vie était désormais arrangée pour cette réunion, et son fils était mort.

A suivre

## NOUVEAU FEUILLETON

Prochainement, "Le Monde Illustré" commencera la publication d'un grand roman des plus émouvants, que nos lecteurs liront avec beaucoup d'intérêt.